

Fenêtres ouvertes sur la libération

« **La bataille de l'École militaire telle que je l'ai vécue** », récit de Mme G. Christianssen (sans date, 21 p.).

Sous le pseudonyme de Christian Germoz, G. Christianssen publia après-guerre l'ouvrage *La Grand'route* (1949), ainsi que deux traductions d'auteurs italiens, tous couronnés d'un prix de l'Académie française.

« Jamais je n'aurais cru que l'on pût être si joyeux parmi tant de gravats, que l'on pût rire, et chanter, et pleurer de joie devant des murs éventrés, à quelques pas des blessés, à quelques pas des tombes...

C'est que tout un peuple recommençait à respirer librement, à vivre !

Liberté, liberté chérie... »

72AJ/62/I/pièce 9

G.
M^{me} Christianssen

Libération de Paris **CI9**

Libération de Paris

672

22 avenue Lowendal, Paris VIII.

Suffren 28-21

LA BATAILLE DE L'ECOLE MILITAIRE

~~ET CE QUE J'EN AI VU~~
-:-:-:-:-

telle que je l'ai vécue.

Ce jeudi 24 août, les devoirs de l'amitié m'avaient conduit dès le début de l'après-midi au n° 22 de l'avenue Lowendal à quelques pas de l'Ecole Militaire.

Depuis déjà six jours Paris bataillait, se hérissait de barricades et guettait chaque jour, le cœur battant, la marche sur Paris, des armées libératrices. Nuit et jour, des camions pleins d'Allemands quittaient hâtivement la Capitale. Ce qu'ils ne pouvaient emporter ils le détruisaient, et l'on ne passait ni une demi-journée, ni une nuit sans être secoué par de formidables explosions.

"Ils déménagent" ! Ils s'en vont ! " entendait-on partout répéter. Et l'on se réjouissait. Un jour le bruit courut qu'ils devaient avoir quitté la Capitale le soir-même avant minuit et que Paris allait être déclaré ville ouverte, comme Rome l'avait été. Une petite affiche de 30 centimètres environ fut apposée en certains points de la Capitale pour inviter la population au calme et lui apprendre que Paris était déclaré ville ouverte.

Et d'aucuns croyaient déjà que tout était fini. Tout, au contraire, allait commencer... ~~XXXXXXXXXX~~

Le quartier de l'Ecole Militaire avait été jusqu'à ce jour relativement tranquille. Des coups de feu isolés, de temps à autre, la nuit, quelques fusillades ou quelques grenades, c'était tout.

L'immeuble où je me rendais ce 24 août comprend deux appartements identiques par étage, l'un donnant sur l'avenue Lowendal, l'autre sur une impasse privée, sortè de longue cour qui, à une de ses extrémités, n'est séparée de la rue Alexandre Cabanel que par une haute grille.

Les deux familles amies à qui j'allais rendre visite occupaient au même étage, l'une l'appartement du devant, l'autre l'appartement sur la cour. Cette circonstance me procura le rare privilège de pouvoir observer ce qui se passait tantôt de l'un, tantôt de l'autre des appartements, et de découvrir ainsi l'avenue Lowendal, la place Fontenoy, la place Cambronne et les trois rues y aboutissant (Croix-Nivert, Cambronne, Frémicourt), le Bld Baribaldi, le Bld de Grenelle, la fin de la rue du Laos, la rue Alexandre Cabanel, et enfin l'Ecole Militaire et une partie de l'Avenue de Suffren. Des étages supérieurs de l'immeuble le regard plonge dans la cour même de l'Ecole Militaire. En vérité dès le début de l'attaque de notre Ecole de Guerre, je me rendis compte que cet immeuble allait constituer un observatoire remarquable et je me promis d'en user largement.

Il n'était pas encore trois heures lorsque des soldats allemands sortis de l'Ecole Militaire s'avancèrent en rasant les murs dans l'avenue Lowendal et se dissimulèrent un à un derrière le tronc des arbres et dans le renforcement des portes, à l'exception des portes vitrées. Tous avaient sous le bras un fusil ou une mitrailleuse prête à tirer et à la ceinture 4 ou 5 grenades; ils semblaient attendre un ennemi venant de la place Cambronne ou des rues y débouchant. Du côté opposé à la place

X Toutes les avenues
avaient été barrées
de même autour de

Cambronne, l'avenue Lowendal était barrée dans toute sa largeur, -trottoirs compris- par des rails fichés en terre, deux ou trois dans un même trou cimenté, hauts de plusieurs mètres, destinés à arrêter l'avance éventuelle de tanks et de chars d'assaut. L'École Militaire semblait ainsi protégée par un rempart de fer. L'avenue était déserte.

D'une fenêtre du 3e étage j'observai, intrigué, le manège des soldats allemands, quand celui qui se trouvait derrière l'arbre en face de moi me fit comprendre d'un geste impérieux que je devais me retirer et fermer mes volets de fer. J'obéis.

Quelques instants plus tard, je me trouvais chez ceux de mes amis qui occupaient un appartement donnant sur la cour et d'où l'on a vue sur la rue Alexandre Cabanel, la rue du Laos, le Bld de Grenelle. Des appels, des coups de sifflets qui voulaient être discrets attirèrent notre attention: des hommes en civil, portant presque tous un brassard, et tous armés de fusils, de revolvers et de mitraillettes s'avançaient, sautant de porte en porte dans la rue Alex. Cabanel qui forme coude. C'étaient les F.F.I. Les décrire? A quoi bon: chacun de nous les connaît bien, à présent! Rares sont les parisiens qui ne les ont pas vus à l'oeuvre durant ces journées sanglantes de la Libération. Vieux et jeunes, -certains à peine sortis de l'enfance- tantôt en tenue de travail, tantôt bien mis, tantôt en loques, le chef couvert d'une casquette, d'un béret, d'un casque, ou de rien du tout. Un seul uniforme: la même flamme dans le regard, le même courage au coeur!

Eux aussi, de la main nous firent signe de fermer les volets. Devant comme derrière, en quelques secondes, la maison se trouva hermétiquement close. Notre immeuble, situé à l'angle de la rue Alexandre Cabanel et de l'avenue Lowendal se trouvait en effet au point exact de rencontre des F.F.I. qui arrivaient par la rue Alexandre Cabanel et des Allemands qui les attendaient depuis presque une demi heure avenue Lowendal.

Nos F.F.I. furent-ils aperçus par les soldats les plus avancés dissimulés derrière les premiers arbres de l'avenue? Toujours est-il qu'un ordre en Allemand partit on ne sait d'où, et qu'un groupe d'une dizaine de soldats coururent penchés, presque à ras de terre, entre les deux jardins formant l'extrémité de l'avenue Lowendal et atteignirent ainsi la ligne aérienne du métro qui traverse la place Cambronne. Là, les énormes piliers carrés soutenant la voie, leur offraient un abri presque confortable; de là ils pourraient prendre nos F.F.I. à revers s'ils osaient s'aventurer dans l'avenue Lowendal, et par ailleurs, ils pourraient tirer sur tous renforts qui tenteraient de leur arriver par la rue du Laos et les rues aboutissant à la Place Cambronne.

Déjà les balles sifflaient de part et d'autre. Certaines rasaient les fenêtres à vous donner le frisson. De temps à autre, un bruit de vitre qui tombe et se brise sur le trottoir.

La loge de la concierge, ouverte par une large baie vitrée sur l'avenue ainsi que la grande porte vitrée de l'entrée, en fer forgé, furent dès le début criblées de plusieurs rafales de mitraillette. A l'intérieur de la loge, les cadres, les bibelots, les meubles, la pendule ancienne, les plafonds et le poste de T.S.F., tout fut percé, brisé, étaflé. La concierge elle-même n'échappa aux balles que par un de ces hasards qui tiennent du miracle. Elle se retrouva dans la cour de service, livide, sans

s'être rendu compte ni de ce qui s'était passé, ni de la façon dont elle était sortie de sa loge, tant la soudaineté de l'attaque l'avait surprise.

Nous ne comprîmes que plus tard pourquoi cette loge de concierge et cette entrée avaient été si durement traitées : un large store en filet voilait la baie. Derrière ce store on aurait aisément pu se dissimuler et tirer sur les soldats postés dans la rue. Les Allemands, il est vrai, auraient eu le temps - il y avait une demi-heure qu'il étaient là, à attendre - de pénétrer dans l'immeuble et de s'assurer qu'il n'y avait personne d'armé derrière le store. Mais pourquoi se déranger? Il est tellement plus simple, plus radical et plus sûr, de tout détruire dès le début, quitte à tuer quelques femmes ou quelques gosses! Le malheureux store, tout percé qu'il était, n'avait pas voulu tomber et gardait son secret, ce qui lui valut de temps à autre une nouvelle rafale, et même deux grenades qui tombèrent devant lui sur le trottoir, y faisant deux grands trous et le criblant d'éclats.

L'officier qui commandait le détachement allemand, sentant qu'il fallait forcer le retranchement des F.F.I. formé par le coude de la rue Alexandre Cabanel, s'avança, adossé contre le mur de notre immeuble, jusqu'à l'angle de la rue Alexandre Cabanel occupé par un service de colis postaux. Là, pour se rendre compte de la position de l'ennemi, il avança prudemment, revolver au poing et passa un oeil. Cela suffit: un F.F.I. placé contre la porte des colis postaux, revolver braqué à ras du mur, décidé à tirer sur tout ce qui dépasserait, l'abattit du premier coup. L'officier alla s'écrouler au milieu de la chaussée où, quinze jours plus tard une grande tache brune marquait encore, malgré pluies et orages, l'endroit où il expira dans un flot de sang.

Il y eut alors un moment de désarroi parmi les allemands qui échangèrent quelques brèves phrases. Les F.F.I. tentèrent d'avancer dans l'av. Lowendal; ils furent reçus par des salves de mitrailleuses lourdes tirées des blockhaus de l'Ecole Militaire. Plusieurs tombèrent. Certains se réfugièrent sous les portes des premiers immeubles, d'autres se replièrent sur les deux squares entourés par la rue Alexandre Cabanel d'où ils continuèrent à tirer cachés par une haie de fusains touffus. Les Allemands reçurent un détachement de renfort qui se "planqua" à terre et fit feu. La fusillade augmenta d'intensité à tel point qu'au 3ème étage où je me trouvais alors, la fumée et l'odeur de la poudre envahirent les appartements malgré les volets clos. Comme il était absolument impossible de demeurer dans les pièces donnant sur ~~la~~ ^{l'avenue} ~~la cour~~ - plusieurs, à divers étages, venaient d'être traversées par les balles des mitraillettes et des mitrailleuses - je résolus de monter au huitième étage afin de me trouver au-dessus de la plupart des balles et de pouvoir m'approcher des fenêtres pour glisser de temps en temps un regard entre les lattes des volets. Il n'est rien de plus désagréable que de se trouver pris dans un engagement armé sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passe.

Depuis quelques instants, par intervalles, un sifflement puissant caressait nos fenêtres, suivi d'un grand coup sourd, qui faisait tout vibrer. Nous ne voulions pas le croire, mais il fallut bien nous rendre à l'évidence: c'était le canon. Posté entre les deux bâtiments de l'Ecole Militaire, au milieu de l'avenue Lowendal, il tira ses premiers coups sur les immeubles de la rue Croix-Nivert, puis sur ~~les immeubles~~ ^{ceux} de l'avenue Lowendal,

du côté impair, ^{aux étages les plus élevés,} atteignant ~~le haut des immeubles~~ sur les cours de service.

Mais bientôt le soldat allemand posté derrière l'un des arbres bordant ~~le~~ ^{notre} trottoir se retourna furieux contre les fenêtres de l'immeuble qui porte le numéro 20bis: il venait d'échapper à deux balles de revolver tirées, ~~semblait-il,~~ des étages de cette maison. Il déchargea son arme contre la maison et cria quelques mots que je ne compris pas. Plus loin, une autre voix sembla les répéter. Le canon fut déplacé de quelques mètres et posté dans l'avenue de Suffren ~~deux~~ suite après la croisée de l'avenue Lowendal, devant le café nommé fort à propos "Le Corsaire". De là il se mit à tirer à bout portant sur l'immeuble formant l'angle de l'avenue de Suffren et de l'avenue Lowendal -côté numéros pairs- L'immeuble fut éventré en plusieurs endroits, aux 4e, 5e et 6e étages. Les secousses ressenties au numéro 22 étaient telles que nous décidâmes incontinent descendre nous abriter au 3e étage dans la cuisine de l'appartement ^{de} située sur la cour de service. La maison tout entière vibra des rafales de mitrailleuses de l'Ecole Militaire et des tirs nourris des F.F.I., des grenades qui explosaient contre la maison ou sur le trottoir, des obus qui frôlaient nos persiennes avec un sifflement satanique. L'oreille tendue, la respiration en suspens, chacun de nous guettait les accalmies dans l'espoir ~~enfin~~ ^{enfin} ~~une~~ l'une d'elles serait définitive. La fumée, l'odeur de la poudre devenaient de plus en plus denses dans les pièces de l'appartement.

Voir article joint

Tout à coup une formidable explosion arracha du toit de notre immeuble des tuiles et des gouttières qui furent projetées avec fracas dans la cour de service accompagnées par une quantité de vitres, de gravats et d'objets divers qui se trouvaient déposés sur le rebord des fenêtres. La cuisine ne présentant plus aucune sécurité, nous nous retranchâmes dans l'office, contigu à la cuisine. C'était une pièce minuscule, mais centrale, et n'ayant aucune fenêtre, aucune porte vitrée, ni aucun mur extérieur. A peine y étions nous depuis quelques secondes, qu'une nouvelle explosion, plus forte encore que la première, envoya par la fenêtre une volée de gravats dans la cuisine dont nous avions laissé la porte entrouverte sur l'office.

Le bruit assourdissant de la bataille et l'impossibilité où nous étions de sortir de l'office, nous empêchaient d'identifier ce qui tombait sur le toit de notre immeuble, et nous nous demandions si les Allemands n'avaient pas entrepris de faire sauter au canon tous les étages supérieurs d'où ils supposaient que l'on tirait sur leurshommes.

Il devenait vraiment préilleux de demeurer plus longtemps dans les appartements et nous décidâmes de descendre dans la cave -abri de la maison.

Evidemment, il n'était pas question d'emprunter pour cela l'escalier de service, ouvert tout grand sur la cour, et où nous pouvions être atteints par des matériaux ou par un des engins explosifs -bombe, obus ou grenade- que recevait notre toit.

Le grand escalier lui, offrait ceci de peu rassurant qu'il prenait jour sur la cour de service par tout un côté formé d'une seule et vaste verrière. Il nous faudrait courir très vite, d'un palier à l'autre, afin de passer le plus rapidement possible à proximité de la dangereuse verrière. Tandis que mes amis rassemblaient encore sacs à main et lampes de poche, j'atteignais le palier du ~~1er~~ ¹² étage. Un formidable coup de canon ébranla alors l'immeuble du haut en bas: des morceaux de la verrière furent projetés avec violence dans l'escalier et vinrent se briser autour de moi. Je demeurai sur place, mais prêtai l'oreille: les balles, au rez-de-

actif

Du haut de la ligne aérienne du Métro qui traverse la place Cambronne, des coups de feu partaient fréquemment: des soldats allemands s'y étaient introduits en escaladant les grilles de la station. A plat ventre sur les voies, abrités derrière les poutres de fer, ils tiraient sur les F.F.I. du Square Alexandre Cabanel, sur les passants, sur les fenêtres entrebaillées.

4 bis

chaussée sifflaient dans le hall d'entrée tout autour de l'ascenseur qu'il fallait contourner pour atteindre la cave.

remontant

- Impossible dis-je à ~~mes~~ amis en remontant vers eux. Nous avons trop tardé à descendre; à présent, peut-être vaut-il mieux attendre ici notre sort."

Mais après quelques hésitations et une nouvelle explosion sur le bord intérieur du toit, où une conduite de gaz se rompit, nous prîmes le parti de descendre coûte que coûte à la cave par l'escalier de service et de mettre en oeuvre pour cela toute la vélocité dont nous étions capables. L'opération se déroula sans incident, et nous retrouvâmes à la cave un groupe de locataires qui, pour éviter la proximité inquiétante du mur extérieur et du soupirail, se tenaient dans le couloir central. Il devait être environ 17 h. 30. Nous ne devions quitter la cave que peu avant 20 heures. Ce laps de temps, pour assez considérable qu'il fut, ne me parut pas long. Les émotions, les distractions, les occupations - il fallait continuellement tendre l'oreille - ne manquèrent pas. Le canon continuait par intervalles irréguliers à faire vibrer la terre de ses coups sourds et tout proches. Nous avions par moments l'impression qu'il tirait en plein dans notre maison, et que, pour peu que cela durât, ~~xxx~~ tout l'immeuble allait s'écrouler. De formidables blocs de pierre de taille furent arrachés aux étages supérieurs du 18 de l'avenue Lowendal et vinrent défoncer le trottoir. Deux soldats allemands qui étaient "planqués" à cet endroit et tiraient sur les F.F.I. furent écrasés sur place. Le lendemain soir, parmi les blocs et les gravats, je retrouvai de menus débris humains. Le trottoir, longtemps, resta imprégné du sang de ces deux soldats tués par leur propre canon.

Peu après 19 heures le canon se tut; ~~xx~~ nous entendîmes en ~~Allemand~~ des appels et des ordres transmis de bouche en bouche. Quelqu'un parmi nous croyant avoir compris quelques mots, émit la terrifiante opinion que les allemands allaient pénétrer dans l'immeuble et fusiller tout le monde, car des fenêtres ils continuaient à recevoir des balles. Nous nous regardâmes en silence et personne ne plaisanta plus. Un moment s'écoula qui nous parut interminable, puis nous nous rendîmes compte, par les bruits venant du soupirail que les survivants se repliaient sur l'Ecole Militaire.

Bientôt le silence ne fut plus troublé que par les mitrailleuses tirant des meurtrières et des blokhäuss de l'Ecole Militaire.

Nos F.F.I. tiraient aussi, par instants, visant les meurtrières et certaines fenêtres entrebâillées des immeubles d'où l'on tirait sur eux. Il est vraiment curieux que la même persienne entr'~~ouverte~~ puisse être suspectée et criblée de balles aussi bien par nos F.F.I. que par les ~~Allemands~~. Il en fut pourtant ainsi durant toutes ces sanglantes et glorieuses journées de la libération de Paris.

Dans le hall d'entrée on ne savait ~~plus~~ où poser les pieds tant le verre brisé recouvrait tout. Les ~~Parisien~~s étaient sur leurs portes, par groupes, prêts à rentrer si la fusillade reprenait. Quatre infirmiers, le tablier rougi, portant deux civières, s'avançaient au milieu de l'avenue Lowendal, précédés par un infirmier porteur d'un grand drapeau blanc à croix rouge qu'il agitait d'un geste large. Il venait du poste de secours installé à la Fondation Barth, rue Alexandre Cabanel et se dirigeait vers l'Ecole Militaire pour ramasser les blessés ou les morts, allemands ou français. Un autre groupe d'infirmiers, passa encore

un peu plus tard, balançant leurs civières vides, dégouttantés de sang frais. Puis ce fut une ambulance de la Croix Rouge qui emporta sa charge de chair douloureuse et disparut au tournant de la place Cambronne.

Déjà l'avenue Lowendal était envahie par de nombreux curieux, qui ramassaient les douilles des balles, les chargeurs, les casques, les débris de toutes sortes. Devant la porte du n° 22 où je me tenais, une jeune fille, aidée d'un garçonnet, rassembla en peu d'instants plusieurs centaines de douilles allemandes et les emporta dans un sac à provision:

-Voilà pour l'impôt métal! cria-t-elle".

Les civils recommençaient à circuler, s'empressaient à constater les dégâts faits aux immeubles, les arbres fauchés ou mutilés par le canon ou la mitrailleuse, les flaques de sang ~~invisibles~~ dont on s'écartait avec une horreur instinctive.

Brusquement quelques F.F.I. parcoururent la rue en criant :

-Ne touchez à rien! N'avancez pas! Il ya encore des "trucs" non explosés."

Deux grenades intactes venaient en effet d'être trouvées au pied d'un arbre. Hommes, femmes et enfants n'en continuèrent pas moins leurs investigations, mais durant quelques minutes, un peu de circonspection et de prudence tempéra leur curiosité.

Le concierge de l'immeuble venait de faire consciencieusement une ronde dans les nombreux appartements vides dont les locataires, partis à la campagne, lui avaient confié les clés. Tous les volets étant clos, les dégâts étaient minimes et se bornaient à des vitres rompues par la déflagration, à des plafonds et à des murs éraflés par des balles; seul un appartement au second étage avait eu deux cloisons traversées par une balle de mitrailleuse lourde qui avait laissé un énorme trou.

Par contre, une des grenades lancée à l'aide de lances-grenades, sur le toit de l'immeuble haut de huit étages avait arraché une conduite d'eau: le long de la façade et sur le trottoir l'eau coulait, coulait sans arrêt. La maison semblait pleurer.

Sur l'un des deux battants vitrés de la porte d'entrée, on ne comptait pas moins de trente deux trous. L'autre battant avait été pulvérisé.

Je pris congé de mes amis et m'éloignai par la rue Alexandre Cabanel, contournant l'immeuble d'où je venais. De suite après le coude formé par cette rue, une activité fébrile régnait parmi les F.F.I. auxquels les civils donnaient la main pour élever une barricade. Cette barricade devait fermer la rue Alexandre Cabanel à son début, près de la rue du Laos. Arbres coupés, grilles de toutes sortes, vieilles cuisinières, voitures d'enfants, lits de fer, et sacs de sable s'entassaient rapidement.

- Ce n'est donc pas fini? me dis-je. Mais pourquoi s'apprêter à de nouveaux combats, puisque ^{selon} le nouvel accord négocié par le Consul général de ~~Rxxxxx~~ Suède, M. Nordling, les Allemands doivent avoir quitté Paris à minuit?" Et cette pensée me laissa dans une vague inquiétude. Je pressai le pas, car il se faisait tard, me promettant de revenir le lendemain voir comment évolueraient les événements.

Au passage, je tentai de recueillir le bilan de ces quatre heures de combat: dans l'avenue Lowendal, entre les numéros 19 et 26, huit morts allemands, deux morts parmi les F.F.I., deux civils imprudents tués, l'un dans l'avenue Lowendal, l'autre place Cambronne.

Les blessés étaient nombreux et difficiles à dénombrer, certains, allemands, s'étant repliés sur l'Ecole Militaire, d'autres, derrière leurs persiennes, ayant probablement préféré faire appeler un Docteur de leurs connaissances. Quant à ce qui s'était passé de l'autre côté des meurtrières de l'Ecole Militaire et dans ses blockauss, nul ne le saura jamais.

Des coups de feu isolés claquaient encore de ci, de là. Personne ne semblait y prendre garde. Toute la nuit une lueur intense, fabuleuse, illumina l'Ecole Militaire et ses abords. Des salves de mitrailleuses marquèrent chaque imprudent qui se hasardait à approcher de ses murs, chaque forme suspecte, chaque bruit inquiétant. Ce soit-là, entre deux fusillades, nous entendimes Radio-Londres nous recommander de ne pas circuler aux abords de l'Ecole Militaire et spécialement dans l'avenue de Suffren, les Allemands tirant sur tout ce qui ~~==~~ passait à leur portée.

Un peu plus tard, il pouvait être alors 22 h. 30 la radio française (oui, la radio française, déjà; nous osions à peine y croire!) nous annonça que l'avant garde de la 2ème division blindée du général Leclerc venait d'atteindre le coeur de Paris - la Place de l'Hôtel de Ville - et que le premier officier français venait d'être solennellement reçu à la Préfecture de Police et à l'hôtel de Ville par le C.N.R. et le C.P.L. . C'était le Capitaine ~~DIONNE~~, de l'armée Leclerc.

DIONNE

La foule était en délire et la voie du speaker, enrouée par les larmes, et brisée par l'émotion, nous disait tout cela en phrases courtes, hachées, où l'on sentait une émotion presque surhumaine

La Marseillaise, la Marche Lorraine couvrirent bientôt sa voix, et les cloches, toutes les cloches de Paris sonnèrent le carillon le plus émouvant, le plus beau, que nos vieux murs aient jamais entendu.

Des milliers de Parisiens ~~attirés~~, - je puis le dire sans crainte de me tromper, - tous les Parisiens qui n'étaient pas Place de l'Hôtel de Ville, tous, penchés sur leur poste de T.S.F. dans un recueillement mêlé de sublime exaltation, la main tremblant sur le bouton, les yeux brouillés de larmes, tous vivaient, comme moi-même en cet instant, des minutes inoubliables.

L'audition il est vrai était souvent troublée par des explosions, des tirs, des coups de canon, tantôt assez loin, tantôt tout près... mais qu'importait, puisque nos troupes étaient là, dans nos murs, au coeur même de la cité, et que le dernier ~~xxx~~ soldats allemands devait avoir quitté la Capitale avant Minuit!

Le lendemain matin, vendredi, il pleuvait. De ma fenêtre, j'aperçus vers 9 heures une voiture allemande hérissée de canons de mitraillettes suivre à toute allure la rue du Laos. "Ils" n'étaient donc pas partis, à minuit ?

Quelques instants plus tard, le téléphone m'apprenait de source officielle que les Allemands avaient dénoncé l'accord ~~h~~ négocié la veille car, disaient-ils, les F.F.I. n'avaient pas tenu l'engagement de cesser de tirer sur eux. D'autre part, les soldats allemands en retraite, ~~xxxxxx~~ refluant dans Paris, ignoraient cet accord et tiraient sur ~~xxxxxx~~ les fenêtres pavoi-sées, sur les civils qu'ils jugeaient menaçants, sur tout ce qui leur semblait suspect. Les F.F.I. qui se trouvaient là ne pouvaient moins faire que riposter.

La trêve était donc rompue, les combats allaient reprendre et il fallait s'attendre au pire. Fort heureusement, j'appris dans le même temps que le gros de l'armée Leclerc venait d'entrer

dans Paris et que l'armée américaine combattait au pont de Sèvres.

A 10 heures, je me trouvais place Camborne lorsque je vis les rares passants se précipiter vers un véhicule qui venait de s'arrêter à la fin du Bld de Grenelle. Tant de jeunes filles et de jeunes garçons y étaient agrippés qu'il me fallut approcher tout près pour me rendre compte que c'était un char blindé de l'armée Leclerc, le premier qui arrivait en éclaireur aux abords de l'Ecole Militaire. L'enthousiasme du petit groupe de personnes qui l'entoura aussitôt avait quelque chose d'étrange: c'était une sorte d'enthousiasme contenu, à la fois violent et refoulé. En effet, nous ne pouvions oublier qu'à quelques cinquante mètres de nous, derrière leurs meurtrières, les allemands nous guettaient de l'Ecole Militaire, et que nous nous trouvions dans le rayon de leur tir. Des démonstrations tant soi peu expansives, seraient-elles de leur goût? C'est peu probable. D'ailleurs, la présence seule du char autour duquel nous étions groupés aurait dû suffire à nous faire tous massacrer. Mais peut-être n'avaient-ils pas pu identifier un char de combat dans cette grappe humaine? Fort heureusement le char blindé repartit presque aussitôt, poursuivant sa mission de reconnaissance.

Je passai de nouveau la barricade de la rue A. Cabanel où un groupe de F.F.I. guettait déjà, l'arme au poing. L'avenue Lowendal était presque déserte, marquée de larges taches de sang et encombrée de verres brisés, de gravats, de gouttières, de blocs de maçonnerie et d'énormes branches d'arbres fauchées par la mitraille.

J'avais à peine rejoint mon poste d'observation - l'appartement de mes amis - que des salves de mitrailleuses lourdes rasaient nos fenêtres venant de l'Ecole de Guerre. Les mitrailleuses des F.F.I. leur donnèrent sur le champ une riposte nourrie: l'action était de nouveau déclanchée. Il était à peine onze heures. Mais les Allemands ne se hasardèrent point cette fois-ci à tenter comme la veille une sortie dans l'avenue Lowendal; ils demeurèrent invisibles et menaçants, à l'abri de leurs blockaust et derrière les meurtrières qu'ils avaient pratiquées dans les murs de l'Ecole Militaire.

Et le combat reprit, coupé par le sifflement des obus, le bruit des vitres et des tuiles projetées sur la chaussée et les exclamations des F.F.I. - Ils nous tirent dessus, les salauds?!..... Là, de cette fenêtre!

- Mais non, c'est de la terrasse du garage!

Et chaque découverte était ponctuée d'une rafale de mitraillettes. Comme la veille, l'odeur de la poudre montait de la rue et envahissait les appartements. Mes amis, peu rassurés derrière leurs persiennes, avaient installé leurs matelas dans le couloir de dégagement des chambres et, à peine dévêtus, y avaient passé la nuit, afin de mettre entre leur personne et les balles une cloison protectrice.

Le téléphone, lui aussi, transporté dans le couloir central, sonnait à tout instant, car les amis de la maison étaient impatients d'avoir des nouvelles.

Le canon tonnait, tout proche, mais cette fois-ci ce n'était point sur notre groupe d'immeubles qu'il tirait, mais sur les chars français qui approchaient. Néanmoins les surgauts qu'il occasionnait à notre immeuble n'avaient rien de rassurants.

Il était plus de Midi lorsqu'un ami, demeurant sur le Champ

à la ligne -

de Mars , à la hauteur de la Tour Eiffel, nous apprit par téléphone que la fameuse tour venait d' être libérée et que des chars blindés de l' Armée Leclerc ~~au~~ nombre de 17, s'avançaient dans le Champ de Mars pour aller attaquer l' Ecole Militaire de face.

Plus tard, j' appris, toujours par téléphone, qu'un char blindé tirait aussi de la rue d' Estrées sur les bâtiments de l' Ecole Militaire dominant Place de Fontenoy.

Le mur des deux pièces où nous nous tenions de préférence, pour éviter les balles pouvant venir de la rue, faisait face à l' Ecole Militaire et risquait à tout instant de recevoir des obus; nous jugeâmes plus prudent de descendre à la cave. Plusieurs maisons, bien plus éloignées que la nôtre de l' Ecole Militaire, venaient en effet d' avoir leurs murs percés par des obus - Allemands ? Français ? il eut été bien difficile de le dire avec certitude. Nous demeurâmes à la cave jusqu' à 13 h environ; puis la faim nous décida à rejoindre l' appartement où je dûs accepter de partager la collation hâtive de mes amis. Comment aurais-je pu sortir de l' immeuble ? Les balles ne cessaient de balayer l' Avenue Lowendal où elles rasaient portes et fenêtres quand elles ne les transperçaient pas.

Tandis que mes amis déployaient des trésors d'ingéniosité et de patience pour arriver à faire cuire quelques pommes de terre sur une lampe à alcool bancale, j' escaladai quatre à quatre des escaliers, jusqu' au 8e étage et j' examinai d' un fenêtron le vaste et lamentable paysage qu' offrait notre Paris transformé en champ de bataille. Par delà l' Ecole Militaire, deux incendies d' où s' élevait ^{en tourbillons} une fumée noire qui venait épaissir l' atmosphère jusque dans notre quartier.

C' était, ~~et~~ j' en eus bientôt la confirmation par téléphone, le Grand Palais et le Ministère des Affaires étrangères. D' immenses flammes jaillissaient de ce Ministère , et faisaient craindre par instant que les immeubles voisins ne fussent bientôt atteints, eux aussi par le sinistre.

Plus loin, à Montmartre, du côté de la Chapelle, quelque chose brûlait aussi.

Notre sommaire repas achevé, je crus de mon devoir de passer un coup de téléphone à mon frère, afin de le rassurer. Il demeure, me disais-je à quelques mètres du Carrefour Sèvres-Babylone et doit savoir qu'on se bat à l' Ecole Militaire, dans mon quartier; peut-être même a-t-il déjà téléphoné chez moi sans pouvoir obtenir de réponse; ce silence doit l' inquiéter. Et de m' accuser moi-même d' impardonnable négligence pour ne pas l' avoir rassuré plus tôt.

Lorsque j' eus succinctement narré à mon frère les divers dangers courus la veille (le canon perçant les murs des maisons voisines, les grenades éclatant sur notre toit, nos escaliers si criblés de balles et de projectiles qu'ils nous interdisaient l' accès de la cave protectrice) et que j' eus fait de mon mieux pour le rassurer sur les dangers qui nous attendaient encore, je perçus, au bout du fil, cette déconcertante réponse :

- Oui, c' est normal, ~~et~~ "

Naivement, je crus qu'il n' avait pas compris ou pas entendu, et je donnai quelques explications.

- Mais voyons, c' est normal ! C' est la guerre. "

Je n' insistai pas; mais je dus écouter ses doléances sur les quatre heures de la nuit qu'il avait cru prudent de passer à la cave car il craignait, selon certains bruits, qu' une partie du Sénat ne

saute. Le Sénat est à près de 500 metres de l' immeuble où il demeure. J' étais, moi, à une trentaine de metres de l' Ecole Militaire qui pouvait elle aussi sauter. Mais les dangers effectifs, même graves courus par autrui, ne sont-ils pas toujours - ou presque - bien moins impressionnants que ceux, même peu sérieux, même imaginaires, que l'on redoute pour soi-même ?

Je raccrochai l' appareil, le coeur plein d' une sombre mélancolie, à la pensée que même aux heures les plus exhaltantes de notre vie, jamais l' égoïsme humain ne perdra ses droits sur nous.

Tout à coup, malgré le tir de plus en plus nourri du canon, des mitrilleuses et des ar~~mes~~ de tous calibres, une rumeur traversa nos volets, faite de cris enthousiasmes et joyeux, lancés par les F.F.I. :

- Voilà les Gars de Leclerc ! Vive les Gars de Leclerc !"

A travers les persiennes d' une fenêtre du huitième étage dont j' avais cru pouvoir m' approcher sans danger~~s~~, je distinguai en effet parmi les vêtements civils de nos F.F.I. quelques uniformes Kaki. Il était à peine quatre heures. A ce moment, une rafale de mitrilleuse lourde partie de l' Ecole Militaire, rasa les volets, des balles s' écrasèrent contre le mur, tout près de la fenêtre où je me tenais. Je regagnai le troisième étage, non sans avoir auparavant jeté un coup d' oeil par le fenêtron donnant sur l' Ecole Militaire et constaté que si le~~s~~ feu semblait s' apaiser au Grand Palais, il s' était accru au contraire au Ministère des Affaires Etrangères où il prenait des proportions terrifiantes.

La bataille à ce moment sembla redoubler d' intensité.

Transformée depuis plusieurs mois en une véritable forteresse,

et largement pourvue de SS à tête de mort, l' Ecole Militaire fut en effet le point de Paris où les Allemands résistèrent le plus âprement et le plus longtemps. Ils avaient - ~~et~~ nous l' apprimes plus tard par des prisonniers - l'ordre de tenir jusqu' au dernier ~~homme~~ ^{homme} et s'ils devaient lâcher prise, de faire sauter tous les bâtiments de l' Ecole Militaire et ses annexes.

Une heure environ s' était écoulée quand un ami, au bout du fil, me lança tout heureux :

- Alors , c'est fait ? Vous êtes libérés ? Bravo !

- Libérés, comment ça ? On se bat toujours à l' Ecole Militaire

- Mais non, vous êtes libérés ! L' Ecole Militaire s'est rendue .

"Ah ! vraiment ! J' en suis fort aise. Mais pourrais-tu me dire toi qui, de Montmartre, es si bien renseigné, pourquoi les mitrailleuses, les mitraillettes et les grenades continuent à faire vibrer les vitres qui nous restent ?)"

Je racrochai, trouvant d' assez mauvais goût l' insistance de mon vieux camarade sur une plaisanterie que je trouvais cruelle. Car la plaisanterie ne faisait pour moi aucun doute.

Cependant, je prêtai l' oreille ; le canon tonnait toujours mais avec des intervalles plus grands. Une accalmie sans doute, comme nous en avions déjà eues à certains moments. Mais les mitrailleuses crépitaient toujours avec, entre les rafales, des coups de feu isolés.

Tout à coup, une rumeur grandissante monta de la rue. Je glissai un regard entre les lattes des volets: au milieu de l' Avenue Lowendall, un grand diable noir, en uniforme kaki,

tenant d'une main son fusil, de l'autre agitant dans les airs une branche d'arbre feuillue, s'élançait à l'assaut de l'Ecole Militaire en criant à pleine gorge : " En avant ! En avant ! "

Et c'est ce cri, répercuté en écho par toutes les poitrines, qui formait cette clameur s'élevant vers nous, vibrante, intrépide et victorieuse.

Déjà un groupe de combattants s'élançait à la suite du negre et le dépassait en courant, quand une rafale de mitrailleuse les arrêta net, et les refoula dans les immeubles. Sur le seuil de notre entrée de service, un F.F.I. tomba blessé. Une dizaine de combattants s'engouffrèrent tumultueusement dans notre cour de service. Les coups ne provenaient point de l'Ecole Militaire. Ils avaient été tirés de l'immeuble en face. Aussitôt quelques F.F.I. furent désignés pour tâcher de s'emparer du criminel et peu d'instants plus tard, nous les apercevions sur le toit, pénétrant par les fenêtres dans les chambres de bonnes.

Les combattants reprirent leur course enthousiaste vers la Place de Fontenoy, et presque aussitôt, les gens du quartier, hommes, femmes, enfants, envahissaient l'Avenue derrière eux.

Soulevé, porté, par une émotion irrésistible, j'atteignis en un temps record, le fanêtron du huitième étage. De là, j'aperçus dans la cour de l'Ecole de guerre, un des premiers chars blindés qui venait d'entrer, après avoir enfoncé le grand portail faisant face à l'Avenue La Bourdonnais, ~~après avoir été démantelé~~ au préalable à coups de canon. Les Allemands avaient négligé de l'ouvrir; ^{malgré} et la reddition de Paris qui venait d'être signée, malgré l'ordre de cesser la résistance qui leur avait été signifiée, ils continuèrent à se défendre et à tirer. Parvenus dans la cour comprise entre les bâtiments, les premiers chars

leur donnaient la riposte à bout portant. Peu à peu, ils se turent, et l'animation grandit autour d'eux ainsi que dans les avenues environnantes. Des coups de feu, des rafales de mitraillettes, des grenades troublaient encore de temps à autre le silence enfin revenu. Pourtant nos oreilles s'étonnaient de ce silence, habituées qu'elles étaient depuis deux jours aux bruits des combats et des canons. Par instant, j'avais presque l'impression d'un trou, d'un vide. Brusquement, il m'apparut ridicule de rester là, au 8e étage, de m'attarder à analyser mes impressions, alors que tout m'appelait dans la rue, où j'avais à prendre ma part de cette magnifique moisson de joie et d'enthousiasme que je n'aurai certes pas deux fois ~~dans~~^{en} ma vie, l'occasion de cueillir.

Dans l'Avenue, les hommes s'efforçaient d'enlever les rails anti-tanks, plantés par les Allemands. Mains blanches et soignées, mains calleuses et sales, tiraient et peinaient sur le même fer. C'était un dur travail : 4 à 5 hommes étaient nécessaires pour un seul rail. Enfin, une brèche suffisante fut obtenue qui permit aux voitures et aux chars de passer.

Bientôt des chars blindés, venant de la Place Fontenoy, contournerent l'Ecole Militaire par l'Avenue de Suffren. Du trottoir, la foule accourue, ~~elle~~ ne se lassait pas de les dévorer du regard, d'acclamer de Gaulle et Leclerc, ~~et~~ de lancer aux soldats, pêle-mêle, des baisers, des "bravos !" des fleurs, des "Vive la France" et des cigarettes.

Les mains s'agitaient en l'air, en signe de joyeuse bienvenue et formaient un "V" de l'index et du médium. Les bouches souriaient, tandis que les yeux, parfois, étaient mouillés de larmes.....

Puis ce furent des camions remplis de prisonniers, hâves, défaits, noircis par la poudre, ou blanchis par les gravats. Ce premier contingent s'élevait à près de 150 prisonniers.

Plus tard, de nouveaux groupes de soldats allemands furent faits prisonniers après qu'ils eurent tenté de résister encore dans les caves et dans les souterrains de l'École Militaire, où un tiers environ de l'effectif de la garnison s'était retranché. Les deux derniers Allemands cachés dans les caves ne devaient être pris que le lendemain, à demi morts de peur.

Vers 19 h.30 le défilé avait cessé, la foule était moins dense, lorsque plusieurs rafales de mitrailleuses, puis des coups de feu isolés, éclatèrent de nouveau à l'angle de l'avenue de Suffren et de l'avenue Lowendal, où nous nous trouvions. Chacun se précipita vers la première porte venue. Nous entrâmes, mes amis et moi au n° 18 de l'av. Lowendal, et durant une demi heure, il nous fut impossible de rejoindre leur domicile, deux portes plus loin, tant les coups claquaient, ~~et~~ crépitaient, et sifflaient.

Un îlot d'allemands résistait encore dans certains bâtiments annexes de l'École Militaire compris entre l'av. Lowendal et l'Av. de Ségur.

Une brève accalmie nous permit vers 20 heures ~~nous permit~~ de rejoindre, en rasant les murs, ~~de~~ l'immeuble où demeuraient ~~mes~~ amis.

Une jeune femme qui, de son balcon donnant sur l'avenue de Ségur, contemplait, heureuse, l'entrée de nos troupes dans l'École Militaire, venait d'être tuée par une balle. Elle laissait deux petits enfants.

Peu à peu le calme revint, et l'on vit passer, à pied, cette fois, un groupe de prisonniers, une soixantaine environ, encadrés par quelques F.F.I.. Ils venaient de l'École Militaire et suivaient l'Av. Lowendal en direction de la place Cambonne. Tout à coup, de l'immeuble en face du nôtre, une mitrailleuse égrena son tac-tac précipité. Ces balles étaient-elles destinées aux F.F.I. ou à leurs prisonniers? Personne, probablement, ne le saura jamais. Les prisonniers se jetèrent sur la porte la plus proche - la nôtre - s'engouffrèrent dans le hall d'entrée, au fond duquel ils s'entassèrent, sous la garde à la fois menaçante et protectrice des F.F.I. Deux d'entre ces derniers, en effet, tirèrent du seuil sur une fenêtre suspectée. Et ce geste semblait vouloir défendre, protéger les soldats désarmés, exténués qui s'étaient, sur leur ordre, mis à l'abri dans nos murs.

Certains prisonniers étaient à peine vêtus d'un pantalon et d'une chemise; quelques uns portaient de légers bandages improvisés et sanglants. Un des prisonniers, dans la bousculade, était tombé sur le trottoir devant notre porte, et ne se relevait pas. On le crut touché. Deux de ses camarades le prirent sous les bras et le traînèrent dans l'entrée où il s'affala, la chemise largement ouverte sur la poitrine, la tête inclinée en avant, les yeux mi-clos.

Il n'était pas blessé, mais il n'était plus jeune, ses cheveux gris, sa corpulence, disaient assez qu'il avait atteint la cinquantaine, et ses forces, de toute évidence, l'avaient abandonné. L'antenne machine aux ressorts cassés.

Encore quelques rafales, quelques silences suivis d'un autre silence plus long - définitif peut-être - et le convoi reprit sa marche vers la place Cambonne.

L'homme exténué avait été remis sur ses jambes et emporté par deux de ses camarades, les plus forts.

Neuf heures, déjà. De trois bouts d'étoffe, la femme de mon ami avait improvisé en moins de cinq minutes une cocarde tricolore qu'elle fixa sur l'heure à nos boutonnières. Et sans penser à la faim qui nous tenaillait, nous sortîmes pour faire le tour de l'École Militaire et nous rendre compte sans retard des blessures qu'elle avait subies.

Toutes les fenêtres s'étaient ouvertes, et les drapeaux alliés flottaient déjà partout à côté du nôtre. Jamais nos trois couleurs ne nous parurent si belles. Quatre ans, plus de quatre interminables années, que nous ne les voyions plus, nulle part!

Et nos yeux humides ne se rassasiaient pas....

Cependant, des coups de feu, des salves de mitraillettes continuaient à claquer de temps à autre, aux alentours de l'École Militaire et du Champ de Mars. Nous apprîmes dans la rue qu'un passant venait d'être tué et plusieurs personnes blessées, par des coups de feu tirés d'une maison en bordure du Champ de Mars, face à l'École Militaire. Nombre de ces immeubles avaient été occupés par les Allemands, et il était probable qu'il s'en trouvait encore. Des toits, des fenêtres, des soupiraux des caves, Allemands et miliciens tiraient.

bbstinément Nous jugeâmes prudent de remettre au lendemain notre tour de l'École Militaire. A l'angle de la rue du Laos, je quittai mes amis, et, chacun regagna son toit. Durant la nuit, malgré mes yeux clos et ma lassitude profonde, le sommeil ne parvint à me surprendre qu'à des intervalles rares et courts. De fortes explosions, des coups de canon, mais assez lointains, probablement hors de Paris.... Plus près de moi, dans le quartier, dans ma rue, c'était des coups de feu et des rafales de mitraillettes; à un certain moment une grenade ébranla portes et fenêtres. Des avions, de temps en temps, nous survolaient, tournaient et retournaient au-dessus de Paris, comme s'ils cherchaient leur objectif. Alliés ou Allemands? Il est parfois si difficile de les distinguer avec certitude! et l'oreille restait tendue, guettant le sifflement de la première bombe...

Au petit jour le calme se fit progressivement, et je perdis la conscience des choses de ce monde. Mais dans mon sommeil même une impression persistait, précise, douce et forte à la fois, elle m'enveloppait et me pénétrait: Paris était libéré! Finie l'obsession!

de l'uniforme vert!

Dès 10 heures du matin j'avais reconnu les plus graves dommages subis par l'Ecole Militaire: Les larges murs en pierre de taille de la façade éventrés en maints endroits, de tous côtés des trous béants par où les gamins tentaient de s'introduire trois ou quatre à la fois; une énorme colonne de la façade gisant à terre, sectionnée par un obus; des fenêtres pulvérisées jusqu'au chambranle, laissant le mur à nu; des portes arrachées par la mitraille, des portails démantelés au canon, des murs criblés d'éraflures et de trous, gros et petits, rappelant étrangement, par endroits, un visage grêlé de petite vérole; grilles tordues, blockhaus défoncés, écrasés, contenant encore leurs cadavres puants; trottoirs couverts de gravats, d'énormes blocs de pierres, de barbelés, de verres brisés, de douilles de balles, de casques, de chargeurs et de menus objets d'équipement militaire que les civils s'empressaient de ramasser en souvenir de cette mémorable bataille.

En tout, vingt plaies béantes, dont dix sept ouvertes sur la façade et le mur d'enceinte, et trois sur les chambrées et les bâtiments donnant sur la cour.

En travers de l'avenue de Suffren, parmi les barbelés, deux barques militaires allemandes avaient été renversées là pour barrer le passage. La balustrade du Champ de Mars était en partie arrachée. Tout à côté, le maréchal Joffre toujours debout sur son socle, semblait ne s'être aperçu de rien. Derrière lui, se détachait la façade chère à tous les vieux Parisiens, la façade aujourd'hui horriblement mutilée, de notre majestueuse Ecole Supérieure de Guerre.

Et Sur l'avenue de La Motte-Picquet, et sur la Place Joffre une file de chars blindés français montés par "les gars Leclerc". Auprès d'eux chacun s'arrêtait un moment, questionnait, ~~saluait~~ ~~saluait~~ félicitait, offrait une cigarette, une poignée de main, ou un sourire ému. C'était tantôt une jeune fille délirante d'enthousiasme qui jetait ses bras autour du cou de l'un d'eux et l'embrassait, tantôt une maman grisonnante et attendrie qui, elle aussi l'embrassait, mais en pensant à son fils absent. Quels qu'ils soient, tous les regards, tous, sans exception, disaient clairement: "Enfin vous voilà! Si longtemps nous vous avons attendus"!

Sur un gros bloc de pierre arraché à l'angle de l'Ecole Militaire, un tout jeune soldat était assis, ~~tout~~ seul. Les coudes sur les genoux, le regard fixé à terre, il semblait ne pas voir l'animation enthousiaste qui l'entourait, et je dus, avant d'obtenir une réponse, renouveler deux fois ma question:

- Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, petit?"

Il leva vers moi un visage presque enfantin, dont pas un muscle n'avait bougé pour esquisser le moindre sourire. Il posa sur les miens ses yeux noirs et tristes qui semblaient voir autre chose que ce qu'ils regardaient.

- Mon meilleur copain a eu les deux jambes fauchées hier. Ici, dans le Champ de Mars....

Une rafale de mitrailleuse. On avait fait toute la guerre ensemble, tous les deux, vous comprenez...."

Un peu plus loin, sur le trottoir de l'avenue Duquesne, des soldats américains avaient achevé de passer la nuit; ils étaient presque tous assis par terre, fatigués. Hommes, femmes, enfants les entouraient, leur offraient des tartines de confiture, articulaient, souvent avec peine, quelques paroles émouvantes de bienvenue. Ceux qui ne savaient pas l'anglais du tout se contentaient d'écouter les autres, bien attentivement, pour tâcher de saisir quelques bribes de conversation. Puis ils leur adressaient, eux aussi, des saluts amicaux, de la main, parfois ils s'approchaient pour échanger de vigoureux "shake hand" ou pour les embrasser.

Les Sammies recevaient avec une joie évidente et de larges sourires toutes ces marques de sympathie et de reconnaissance. Cependant quelques-uns demeuraient assis à l'écart, mornes. Je m'approchai de l'un d'eux et tâchai de cueillir son état d'âme. Il avait, quelque part dans le Colorado, une femme et trois enfants qu'il n'avait pas revus depuis près de deux ans. Il repartait le lendemain pour le front, au Nord de Paris. Certes, il était touché, lui aussi, de l'accueil des Parisiens, mais la guerre continuait et il se demandait avec tristesse quand il pourrait revoir tout ce qui lui tenait au coeur et qu'il sentait si loin, à l'autre bout du monde.... D'un portefeuille bourré de lettres et de souvenirs il tira une petite photo d'amateur pour me montrer sa femme et ses deux enfants. Le troisième, il ne l'avait encore jamais vu. Son regard était devenu vague, et tout son visage exprimait une telle tristesse que j'éprouvai une sorte de honte à prononcer les quelques phrases banales que j'avais cru capables de lui rendre un peu d'espoir et de gaieté, mais que je sentis soudain tellement impuissantes!

Il est des moments où les mots ne servent vraiment à rien. C'était depuis quelques instants la seconde fois que j'éprouvais cela. Tout à l'heure aussi, devant le jeune soldat assis là-bas sur un bloc de pierre, et dont les yeux noirs étaient si tristes en pensant au "copain" qui n'avait plus de jambes.....

Il y a parfois dans l'impuissance des mots quelque chose d'agaçant et de douloureux ~~qui la rend poignante~~.

Des avions de la R.A.F., brillants au soleil, passaient et repassaient dans le ciel, et pour la première fois, nous les regardions avec le sourire. Un sourire heureux et admiratif. Hier encore, nos yeux en les voyant s'emplissaient de terreur et nous descendions dans les caves-abris. Quatre années durant le seul bruit de leurs moteurs nous avaient donné au coeur une sorte de pincement douloureux, qui avait laissé sa trace imprimée en nous, et malgré nos sourires, au fond de notre être, quelque chose était encore bouleversé par ces bombardiers au vrombissement régulier, qui s'en allaient, en formations parfaites, vers le Nord. La peur physique, la peur nerveuse, ou plutôt le réflexe de la peur ne pouvait pas être si vite dissipée, et maintes fois encore notre esprit devra lutter pour l'amener à la raison et l'apaiser.

Debout, devant le fameux café de Tourville, deux officiers français causaient. Lorsque je passai près d'eux, la voix de celui qui parlait éveilla dans mon coeur je ne sais quel écho inattendu de choses oubliées. Je me retournai et reconnus un vieil ami

d'enfance dont je n'avais plus de nouvelles depuis l'occupation.

Il me présenta son camarade, le Capitaine Gaudet, et tous trois nous entrâmes au Tourville où les vitres étaient déjà balayées et les meubles remis en bonne place. Un coin tranquille nous accueillit et comme le capitaine Gaudet avait pris, la veille, une part active à la bataille de l'Ecole Militaire, je le priai de me narrer ce qu'il en savait. ~~avait été~~

"Le peloton Hannezo ~~xxx~~ chargé de l'attaque frontale de l'Ecole Militaire ~~du nettoyage~~ préalablement des piliers de la Tour Eiffel et des bosquets du Champ de Mars. Le peloton du R.M.S.M. fut scindé pour la protection des flancs. Les pelotons Pity et ~~Mucchielli~~ Mucchielli protégeaient l'ensemble de l'opération en deux échelons. Vers 12 h. 30, les premiers chars pénétraient sous la Tour, tournaient autour des piliers et mettaient en fuite dans les locaux des gardiens quelques Allemands. Ceux-ci furent appréhendés et placés sur la Jeep du Capitaine. Les chars pendant ce temps progressaient dans les bosquets qui étaient d'ailleurs vides d'Allemands. Dès qu'ils arrivèrent en vue des bâtiments de l'Ecole, ils furent salués par des feux nourris partant des blockausts et des fenêtres. Ils répondirent aussitôt et l'escadron tout entier se déploya face aux bâtiments et commença un feu de salve sur toutes les meurtrières. L'ennemi cessa le feu.

Le Capitaine qui n'avait pas d'infanterie à sa disposition, ordonna à quelques équipages de pousser des reconnaissances à pied. Mais le feu ennemi reprit aussitôt. Le Capitaine réclama de l'infanterie pour mener à bon terme ce combat. Une section du génie et deux sections de F.F.I. du maquis de l'Eure lui furent accordés ~~XXXXXXXXXXXX~~

En attendant l'arrivée de ce renfort, les reconnaissances du terrain d'engagement furent poussées à fond. Un civil qui connaissait bien le quartier vint au Capitaine et lui signala que l'on pouvait gagner l'immeuble dominant l'Ecole en passant par toutes les caves dont il avait pris l'initiative de percer les parois, afin de les faire communiquer. Il avait encore sur l'épaule la lourde pioche qui lui avait servi à ce travail.

Un blockauss qui prenait d'enfilade ~~de~~ l'avenue de La Bourdonnais, gênait ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ le déroulement des opérations. Le IO5 de l'escadron commandé par le Lt Rogez ~~xxx~~ fut chargé de le détruire. En quelques coups, le blockauss fut réduit en poussière. Gêné par la fumée pour son observation, le Lt Rogez s'approcha, sortit légèrement la tête de la tourelle. Un tireur d'élite, sans doute niché dans le corps de garde, lui fracassa la mâchoire d'une balle bien ajustée. Rogez sans perdre son calme, sortit de son char et ~~XXXXXXXXXX~~ s'approcha de nous, la mâchoire ensanglantée. Il nous indiqua la fenêtre d'où ~~ix~~ l'on avait tiré. Une voiture des Spahis régla la question! Le feu cessa.

Les renseignements semblaient indiquer que l'affaire serait dure. L'Ecole était tenue par deux cents Allemands décidés à la résistance".

Malgré moi j'interrompis le narrateur :

- Comment les S.S. chargés de tenir l'Ecole Militaire n'étaient-ils pas en plus grand nombre?"

J'avais appris la veille que la garnison était importante.... Mais il n'est pas interdit de supposer que bon nombre d'entre eux sont sortis en civil, durant la nuit, afin de pouvoir continuer, après la chute de l'Ecole Militaire, à faire la guerre des toits.

Fin du récit

[Voir en Salle des inventaires virtuelle](#)